

FORCÉMENT COUPABLE



SERGE SIMON

Serge Simon

Forcément coupable

© Serge Simon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8021-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Forcément coupable

Du plus loin qu'il s'en souvenait, il s'était toujours senti coupable. On lui avait tellement rabâché qu'il était une erreur de la nature, qu'il était malfaisant et que sa conduite était blâmable, qu'il avait fini par l'admettre et se sentait perpétuellement fautif.

Sa mère l'avait mis au monde sans l'avoir voulu. Elle n'avait cessé de répéter qu'il était le fruit d'un accident et qu'il ne pouvait avoir été conçu que par le terrible Dieu Gaulois Cernunnos.

Elle ne pouvait admettre qu'il ait été conçu avec l'homme auquel elle avait cédé un triste soir de fête un peu alcoolisée. Elle avait tout essayé sans succès, les potions, les sorts et l'aiguille à tricoter pour faire passer, comme on le lui fit savoir élégamment plus tard, le rejeton qui s'obstinait à exister contre sa volonté.

Enfant, on lui fit sentir qu'il était différent des autres gosses du village. Ce furent d'abord des allusions surnoises puis des reproches explicites sur les différences physiques qui le distinguaient des autres enfants. On lui reprochait d'être le produit de l'accouplement, à l'époque peu courant et donc considéré hors nature dans cette campagne bretonne isolée, d'une femme du pays et d'un Antillais.

On le trouvait arrogant parce qu'aux jeux stupides ou violents auxquels s'adonnaient les autres enfants, il leur avait d'abord préféré les promenades en solitaire dans la lande. Au cours de ses balades il se réfugiait dans l'observation des oiseaux qu'il avait patiemment appris à repérer. Il savait les désigner par leur nom ; les rapaces d'abord, le busard cendré et le faucon hobereau, puis les passereaux tels que fauvette pitchou, le tarier pâtre, la linotte mélodieuse ou le bruant jaune, qui, tout comme lui, avaient trouvé refuge sur cette terre d'ajoncs et de bruyères soumise aux vents forts chargés d'embruns.

Il eut bientôt contre lui une meute, pas très organisée mais solidaire. Si bien que lorsqu'un larcin était commis, une clôture endommagée ou un massif de fleurs piétiné, c'était toujours lui, le marginal, qu'on suspectait. Faisant preuve d'une maturité étonnante pour son âge, il finit par se dire que s'il ne voulait pas

devenir le bouc émissaire d'une bande de gamins excités, il devait en prendre la tête.

Il était le meilleur élève de sa classe, donc voué à l'isolement car celle-ci était essentiellement composée de cancre qui attendaient patiemment d'avoir 16 ans pour être débarrassés de l'école. Pour ne pas trop se distinguer et éviter de devenir le souffre-douleur de la classe, il décida de devenir un élève médiocre, ce qui ne lui demanda que peu d'efforts mais lui déplut car ce n'était pas dans sa nature de suivre le troupeau.

Était-ce sa faute si on lui avait donné la vie, s'il avait la peau couleur café au lait et s'il était rejeté par les médiocres ?

Jugé coupable il le fut vraiment pour le meurtre de Suzanne, sa compagne, la femme de sa vie, et là encore il n'y était pour rien.

1

L'affranchissement

La liberté est perpétuité équivoque

Yorick Weil

05 Août 2021

Le soleil brillait déjà haut dans le ciel lorsqu'il franchit le seuil de la prison et que la lourde porte métallique se referma derrière lui avec un claquement sec.

Un sac en bandoulière qui ne contenait que quelques vêtements usés, un billet de sortie qui lui avait été remis au moment de la levée d'écrou, ses feuilles de paie et quelques billets de son maigre pécule de libération, représentaient ses seules richesses.

Après ses quatorze années d'incarcération où on l'avait coupé du monde et dépossédé de tout, de sa dignité, de ses espérances et de son libre arbitre, il était indécis, incapable de faire un pas de plus pour rejoindre une société dans laquelle il n'avait plus sa place et qui l'avait condamné injustement.

À quarante-quatre ans, il se retrouvait aussi démunie qu'à seize, lorsqu'il était arrivé à Paris avec seulement trois sous en poche et sans emploi, triste constat !

Alice avait promis de l'attendre à la sortie pour guider ses premiers pas d'homme libre. Alice était devenue sa visiteuse de prison deux ans auparavant et avait été sa planche de salut à un moment où il commençait à désespérer ferme.

Ses yeux, comme ceux d'un chat à l'affût d'une mouche, scrutèrent les alentours en tous sens, avant de fixer le mur d'entrée du parking sur lequel se découpait en ombre chinoise, la silhouette immobile de la femme à qui il devait d'être là, suant sous un cagnard d'enfer.

Alice le vit et se dirigea vers lui, la démarche raide, le buste droit, à la manière des topmodels qui défilent sur les podiums.

À sa haute stature, la finesse de sa silhouette, et à cette façon de toujours regarder l'horizon, il supposa qu'elle avait exercé le métier de mannequin.

— Vous croyez participer à un défilé de Jean-Paul Gautier ?

— Non, c'est du passé tout ça, je n'ai été mannequin que peu de temps et uniquement pendant mes congés. Je n'ai d'ailleurs pas le tour de taille adéquat pour cela, mais je m'amuse parfois à en prendre la posture. Vous avez vu la tête qu'a faite le maton à l'entrée quand il m'a aperçue ?

— Vous avez de drôles de distractions ! Vous attendiez depuis longtemps peut-être ?

— Cela va faire une heure que je poireaute, ils ne voulaient plus vous lâcher ?

— Un petit problème administratif, m'ont-ils dit. En fait une dernière brimade pour me faire sentir que je suis toujours à leur merci !

— Vous en avez fini avec eux, c'est au SPIP et au JAP que vous aurez affaire maintenant.

— La liberté conditionnelle, vous parlez d'une liberté !

— Vous n'allez pas commencer à vous plaindre, vous avez obtenu une remise de peine d'un an sur les 15 années d'incarcération auxquelles vous avez été condamné. C'est peu, mais après le comportement insensé que vous avez eu pendant votre première année d'emprisonnement, c'était inespéré.

— Vous dites ça sans savoir. Personne ne sait et n'a même cherché à savoir. C'est l'exemple même de la confusion que l'administration aime entretenir sur les sujets embarrassants qu'elle préfère enterrer. Aucune information ne doit être diffusée à quiconque, notamment à vous, ma visiteuse de prison. La rumeur fait le reste. En fait, ça les arrangeait bien de ne rien dire, mais je dois admettre que ça m'a rendu service, par la même occasion.

— Je ne sais pas grand-chose des événements, mais j'ai appris qu'il y avait eu un mort à Fresnes, juste avant qu'on ne vous transfère à Meaux, une bagatelle ?

— Aujourd'hui, quelle importance ?

Il s'était tourné vers la prison et fixait la sombre bâtisse dont l'ombre menaçante engloutissait déjà leurs pieds.

— Bon, on bouge, ou vous envisagez d'y retourner ?

— Avant de partir, je veux graver dans ma mémoire l'image de ce lieu de souffrance et attiser mon désir de vengeance.

— Je ne crois pas que ce soit la bonne méthode. Que vous soyez innocent ou

coupable. On ne vous a pas rendu la liberté pour vous permettre de vous venger. J'ai accepté de prolonger mon rôle au-delà de celui de visiteuse de prison, pour vous aider à vous réinsérer, mais pour que cela fonctionne, il faut que vous vous décidiez à y mettre du vôtre. Vous avez accepté les deux conditions incontournables fixées par le juge, qui sont de vous tenir à carreau bien sûr, et de conserver l'emploi et le domicile qu'on vous a trouvés, puis la mienne, plus consensuelle, de vous engager à achever l'écriture de votre roman. Comme au Monopoly il faut respecter la règle du jeu en avançant une case après l'autre et ne pas sortir du cadre proposé, mais si vous vous obstinez à jouer seul votre partition, vous avez toutes les chances de vous retrouver à la case prison. Ce n'est pas en ressassant votre passé que vous pourrez avancer.

— Du passé faisons table rase s'esclaffa-t-il, en ajoutant sans conviction : Je vous suis redevable, alors je vais faire un effort.

Ils montèrent dans la Mini Cooper d'Alice et filèrent en direction de Paris. Sur le périphérique elle prit la direction de la Porte de Pantin et remonta la RN 3 jusqu'à l'avenue Anatole France à Romainville, avant de s'engouffrer dans un parking souterrain.

— Ça ne vous fait pas peur de vous retrouver seule dans ce parking lugubre en présence d'un assassin ? lui dit-il en prenant un air inquiétant.

— Vous êtes stupide !

Elle ne l'avait pas pris au sérieux, mais elle avait tout de même frissonné ; le souvenir de l'agression qu'elle avait subie dans un parking, il y avait de cela quelques années, était toujours vivace.

En sortant de l'ascenseur, elle lui tendit une clé :

— À vous l'honneur.

Il ouvrit la porte d'un studio aux murs défraîchis et chichement meublé. Ils en firent rapidement le tour : Une pièce à vivre avec un coin cuisine, une douche et un wc séparé. De la fenêtre on avait une vue magnifique sur la nationale bordée d'immeubles de style stalinien.

— Ce n'est pas le Pérou mais vous êtes à deux pas du métro et personne ne vous empêche de chercher autre chose. J'ai payé trois mois de loyer et la caution, ensuite vous devrez assumer. Je vous ai aussi trouvé du boulot.

— Ce n'est pas le Pérou non plus, je parie !

— Non ça ne l'est pas : manutentionnaire dans les entrepôts Cdiscount à Saint-Mard.

— J'ai lu un article sur le fonctionnement des entrepôts de la grande distribution. Le journaliste y décrivait comment la société de vente en ligne eMacab utilise des machines pour dicter à ses employés modèles, en fait ses esclaves, où ils doivent se rendre, quel paquet ils doivent charger et la cadence à respecter. Au bout d'une semaine les gars deviennent cinglés.

— C'est pour cela que j'ai pu vous faire embaucher, ils ne sont pas trop regardants sur le pedigree de leurs employés et vous aviez besoin d'un emploi pour bénéficier de la libération anticipée.

— Est-ce que ce boulot me laissera du temps libre.

— Vous serez aux 35 heures et vous pourrez continuer à écrire. J'y tiens.

— Pourquoi vous faites tout ça pour moi ?

— Pas pour vos beaux yeux, si c'est le sens de votre question. Je ne souhaite qu'une chose : que vous terminiez l'écriture de votre roman. Vous avez un peu de talent et je pense que vous pourrez certainement trouver un éditeur. C'est moi qui vous ai vraiment mis le pied à l'étrier et je ne tiens pas à ce que les deux ans que je vous ai consacrés à vous faire étudier les textes, à vous faire ingurgiter les règles de grammaire et à corriger vos copies, aient été passés en pure perte.

— Et moi qui croyais qu'en fervente catholique vous vous achetiez une conscience en me consacrant une journée par semaine ! En fait vous vouliez être mon Pygmalion, être celle qui transforme la chrysalide en papillon ; incapable de devenir autrice vous-même, vous avez trouvé le moyen d'y arriver par procuration. Cela me rassurerait de savoir que vous y trouvez aussi votre intérêt. Je n'aime pas les âmes trop pures, elles m'angoissent.

— Heureuse de vous avoir rasséréné.

— Par contre, je vais vous décevoir, je ne m'illusionne pas sur ma capacité à devenir le nouveau Jonathan Littell. Le fait d'avoir écrit un livre ne fera jamais de moi un écrivain.

— Ne soyez pas si catégorique. Vous ne vivrez certainement pas de votre plume, mais cela vous permettra de retrouver votre propre estime et aussi de vous reconstruire.

— Le meilleur moyen pour me reconstruire, comme vous dites, ce serait avant

tout de trouver celui qui a tué ma compagne et m'a fait endosser la responsabilité de ce meurtre. Cette obsession je l'ai en tête depuis quatorze ans, et la littérature n'était qu'un moyen pour patienter jusqu'à ma date de sortie, rien d'autre.

— Je crains de ne rien obtenir de vous si je ne négocie pas, alors, voyons: Si je m'engageais à vous aider dans votre quête hasardeuse, accepteriez-vous de ne pas abandonner l'écriture de votre roman, il est déjà bien avancé. Encore un petit effort et vous pourrez vous dire que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps pendant toutes ces années.

— Comment pourriez-vous m'aider alors que je ne sais pas moi-même par où commencer mes recherches ? Et puis je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un à mes côtés qui puisse rapporter mes faits et gestes à l'administration pénitentiaire.

— Si vous m'en croyez capable, laissez tomber, mais si vous ne me rangez pas définitivement du côté des affreux délateurs, dites-vous que je peux aussi vous être utile en vous empêchant de dépasser la ligne jaune lorsque vous serez tenté de prendre des risques inconsidérés.

— On verra !

— Je dois partir, conclut-elle agacée, voilà le bail de votre logement et votre lettre d'embauche. N'oubliez pas d'aller les montrer demain au juge. Petits cadeaux supplémentaires : La clé et la carte grise de la voiture de location qui vous permettra de vous rendre au travail et ce téléphone mobile, sans abonnement internet, ce sera à vous de voir. J'ai noté mon numéro de téléphone en mémoire. Profitez bien de vos premiers moments de liberté et bon courage !

Alice partie, un grand silence s'installa.

Il tourna un moment en rond dans la pièce qui ne devait pas faire plus de 15 mètres carrés, puis il finit par enfoncer ses fesses dans le canapé-lit dont il s'extirpa rapidement tant celui-ci se révéla inconfortable. Il se prit à presque regretter le confort spartiate de sa cellule.

Dans ce décor triste et sans âme, il eut l'impression de ne plus exister, d'être d'un temps passé, que son temps à lui était écoulé, qu'il était désormais hors du temps. Les heures qui défilaient aux horloges de cette ville, qui lui était devenue étrangère, mesuraient le temps des autres sans l'entraîner dans leur ronde infernale ; détaché de tout, il n'y était plus qu'un simple spectateur passif.

Alice était gentille avec lui, mais il trouvait qu'elle en faisait un peu trop. Elle lui avait permis de supporter son long séjour en prison, mais maintenant il avait